



« Le Partage des eaux. » Extrait

Par Alejo Carpentier

Traduit par René L. F. Durand

Numéro 12, 2017

(...) Nous nous approchons et avançons lentement, à la recherche du signe qui marque l'entrée du cours d'eau. Le regard fixé sur les troncs, je cherche à la hauteur de la poitrine d'un homme qui aurait été debout sur l'eau, l'incision des trois V superposés verticalement (...). De temps en temps, la voix de Simon qui rame lentement m'interroge. Nous allons plus avant. Mais je mets tant d'attention à regarder, à ne pas cesser de regarder, à penser que je regarde, qu'au bout d'un moment mes yeux se fatiguent à voir passer constamment le même tronc. J'ai l'impression d'avoir vu sans me rendre compte ; je me demande si je n'ai pas été distrait pendant quelques secondes ; je donne l'ordre de revenir en arrière (...). Simon, toujours calme, suit mes indications sans mot dire. (...) Nous naviguons une demi-heure encore. Mais voici que surgit de la forêt un éperon de roche noire, de forme si découpée et singulière, que si nous étions arrivés jusqu'ici la dernière fois, je m'en souviendrais. Il est évident que l'entrée du cours d'eau est restée en arrière. (...) Quand nous avons commencé à naviguer, le soleil nous frappait en plein. Maintenant, ramant en sens inverse, nous sommes plongés dans une ombre qui allonge de plus en plus sur l'eau. Mon angoisse s'accroît à l'idée que la nuit va tomber avant d'avoir trouvé ce que je cherche et qu'il faudra revenir demain. (...) Simon se lève, prend la perche, et l'enfonce dans l'eau, cherchant à s'appuyer sur le fond pour faire revenir le canot en arrière. À ce moment, la seconde que met la perche à pénétrer dans la masse liquide, je comprends pourquoi nous n'avons pas trouvé le signe ni ne pourrions le trouver : la perche qui mesure environ trois mètres de long, n'atteint pas le fond, et mon compagnon doit couper les lianes à coup de machette. (...) Je me souviens que lors de notre passage ici avec l'Adelantado, les rames touchaient le fond à tout moment. Cela veut dire que le fleuve est toujours en crue et que la marque que nous cherchons est sous l'eau. Je fais part à Simon de ma découverte. Il me répond en riant qu'il le pensait bien mais qu'il ne m'avait rien dit "par respect" ; et puis il croyait que je tenais compte de la crue. Je lui demande, appréhendant la réponse et tout en faisant durer les mots, s'il croit que les eaux auront bientôt baissé suffisamment pour que nous puissions voir la marque comme je l'ai vue la dernière fois. "Jusqu'au mois d'avril ou de mai", me répondit-il (...).

Après-midi du Lundi 18 juin

[...] La pirogue s'approche toujours plus de cette rive impénétrable et revêche, que l'Adelantado a l'air d'examiner en détail, avec une attention soutenue. [...]. Assoupi par l'attente, par le roulis de la barque, je ferme les paupières. Je suis tout à coup éveillé par un cri de l'Adelantado : "Voilà la porte! ". Il y avait à deux mètres de notre embarcation un tronc semblable aux autres : ni plus large, ni plus squameux. Mais sur son écorce était gravé un signe semblable à trois V superposés verticalement, emboîtés l'un dans l'autre, en un dessin qui aurait pu se répéter à l'infini et dont l'eau renvoyait le multiple reflet. Près de cet arbre se dressait un corridor voûté, si bas et si étroit qu'il me parut impossible d'y introduire la pirogue. Elle s'engagea néanmoins dans ce tunnel si resserré que ses plats-bords raclèrent durement un enchevêtrement de racines. [...]. Il pleuvait, des branchages, une suie végétale intolérable, impalpable parfois, tel un plancton errant dans l'espace, aussi lourde à certains moments que des poignées de limaille qu'on eût jetées d'en haut. Et c'était une chute continuelle de filaments qui enflammaient la peau, de fruits pourris, de graines velues qui faisaient pleurer, de déchets, de poussières qui couvraient les visages de gale. Une poussée de la proue provoqua l'écroulement subit d'un nid de termites, qui s'épandit telle une avalanche de sable brun. [...]. Entre deux eaux ondulaient de grandes feuilles trouées, semblables à des masques de velours ocre, fausse apparence végétale de quelque animal camouflé. Il flottait des grappes de bulles sales, durcies par un vernis de pollen rougeâtre ... [...]

La forêt vierge était le domaine du mensonge, du piège, du faux-semblant ; tout y était travesti, stratagème, jeu d'apparences, métamorphose. Domaine du lézard-concombre, de la châtaigne-hérisson, de la chrysalide-mille-pattes, de la larve à corps de carotte, du poisson-torpille, qui foudroyait du fond de la vase visqueuse. Lorsqu'on passait près des berges, la pénombre qui tombait de certaines voûtes végétales envoyait vers les pirogues des bouffées de fraîcheur. Mais il suffisait de s'arrêter quelques secondes pour que le soulagement que l'on ressentait se transformât en une insupportable démangeaison causée, eût-on dit, par des insectes. On avait l'impression qu'il y avait des fleurs partout ; mais les couleurs des fleurs étaient imitées presque toujours par des feuilles que l'on voyait sous des aspects divers de maturité ou de décrépitude. On avait l'impression qu'il y avait des fruits ; mais la rondeur, la maturité des fruits, étaient imités par des bulbes qui transpiraient, des velours puants, des vulves de plantes insectivores semblables à des pensées perlées de gouttes de sirop, des cactées tachetées qui dressaient à un empan du sol une tulipe en cire safranée. Et lorsqu'une orchidée apparaissait, tout en haut, au-dessus des bambous et des yopos, elle semblait aussi irréelle et inaccessible que l'edelweiss alpestre au bord du plus vertigineux abîme. Mais il y avait aussi les arbres qui n'étaient pas verts, qui jalonnaient les bords de massifs couleur amarante, s'incendiaient avec des reflets jaunes de buisson ardent. Le ciel lui-même mentait parfois quand, inversant sa hauteur sur le mercure des lagunes, il s'enfonçait dans les profondeurs insondables comme le firmament. Seuls les oiseaux étaient vrais, grâce à la claire identité de leur plumage. Les hérons ne trompaient pas, quand leur cou s'infléchissait en point d'interrogation ; ni quand, au cri du vigilant coq-héron, ils prenaient leur vol effrayé dans un frémissent de plumes blanches.

Alejo Carpentier

Traduit par René L. F. Durand

ISBN : 2070367959

Éditeur : Gallimard

Meilleur Livre - Etranger – 1956

Collection Du monde entier

Lieu de parution Paris

Date de parution 1955

www.lettresdecuba.cult.cu
lettresdecuba@cubarte.cult.cu
Facebook : Lettres de Cuba
Twitter : @rlettresdecuba